



Une souffrance féconde

De Job à Jean-Paul II

Pierre Dumoulin

Éditions des Béatitudes

Une souffrance féconde

Qui n'a jamais éprouvé sa petitesse aux côtés d'un être cher qui s'éteint ? Un sentiment de révolte, d'abord, le cri de l'âme blessée dans sa dignité... Face à l'absurde, à la souffrance et à la mort, jaillit, tout naturellement, la question : « Pourquoi ? » Et lorsque la souffrance nous rejoint, attaquant sournoisement toutes les défenses vitales, s'insinuant dans nos nuits, rongéant un à un tous les fils de nos espérances, alors s'infiltré avec elle la hâte d'en finir, l'attrait du néant, le terrible désir de n'être plus...

« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27, 46.) La Bible aurait-elle une réponse à donner à ce qui nous apparaît comme un mystère et parfois une injustice ? Ouvrons ce livre pour nous mettre à l'écoute de Job.



Né en 1961, le père **Pierre Dumoulin** est prêtre du diocèse de Monaco et membre de l'œuvre de Roc-Estello (Var). Il est diplômé de l'Institut Biblique Pontifical et docteur en théologie biblique.

Après avoir enseigné à la Faculté de Théologie de Lugano (Suisse), il a participé à la fondation des séminaires du Kazakhstan, de Russie, et de Géorgie. Il travaille actuellement à la direction de l'Université Sulkhan Saba de Tbilissi et enseigne au séminaire d'Asie Centrale (Karaganda, Kazakhstan).

Nihil obstat :
Monseigneur Joseph Madec,
Évêque de Fréjus-Toulon
le 25 septembre 1998

*

Ce livre vous a plu,
Vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis

Vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub : 978-2-84024-615-2

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, décembre 2010

Conception de la couverture : Isabelle de Senilhes

Photo de couverture : *Job Mocked by Wife*, Georges la Tour, 1630

© 2010, 2009 Free Christ Images.jpg



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

justice qui fait aimer.

« *Si votre justice ne dépasse pas celle des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* » (Mt 5, 20)

« *Ses nombreux péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* » (Lc 7, 47)

L'amour est vie, tension, mouvement vers l'autre, perpétuel dépassement de soi. La rencontre avec Dieu n'est possible que par la destruction de l'autosuffisance qui donne la prétention d'être juste, donc de juger de tout, et d'aller jusqu'à juger Dieu... Bien campé dans ses certitudes, sûr de sa propre justice, Job, le juste, doit abandonner cette assurance trompeuse. C'est de lui-même qu'il doit se libérer... Il lui faut découvrir l'abandon confiant, se livrer totalement entre les mains de son Créateur, accepter librement que sa « vie ne soit plus à lui-même » (4^e prière eucharistique).

2 – Les qualités de Job

Job a quatre qualités fondamentales : il est *intègre et droit, il craint Dieu et s'écarte du mal*. Si positives soient-elles, ces vertus ne sont qu'un point de départ dans la vie spirituelle.

Il est *intègre*, c'est-à-dire parfait, mais la perfection peut être sans vie : Job est sans défaut, est-ce suffisant ? On peut être parfait, mais ignorant de soi-même et de Dieu. Il est irréprochable, certes, mais sans amour, rempli d'un orgueil que démasquent les chapitres 29 et 31. Avec toute la prétention que

donne l'ignorance, *le plus fortuné des fils d'Orient* est tellement sûr de sa justice qu'il se croit plus juste que Dieu devant Dieu lui-même. N'est-ce pas ce que fait tout homme qui, s'insurgeant devant ce qu'il considère comme une injustice, va jusqu'à nier l'existence de Dieu face au mystère du mal ?

Il est *droit*, c'est « *un homme qui ne sait pas mentir* », comme Jésus le dira de Nathanaël ; sa vie correspond à ce qu'il croit : il accomplit les commandements, comme le jeune homme riche de l'Évangile (cf. Lc 18, 18-23). Il cherche dans l'accomplissement scrupuleux d'une loi morale la source et le sommet de son bonheur. Mais il ignore Celui qui est à l'origine de cette loi : la vérité n'est pas d'abord quelque chose à faire, mais Quelqu'un qui se laisse trouver. Il est prêt à entrer dans la connaissance de la vérité... mais il ne la connaît pas encore et c'est ce qu'il doit découvrir. Au fond, il est seul avec sa bonne conscience : il ne connaît pas Dieu. C'est pourquoi il ne se connaît pas non plus lui-même. L'épreuve va lui révéler qui il est et qui est le Dieu qu'il vénère sans le rencontrer.

Il craint Dieu. Selon la Bible, la crainte de Dieu est à la fois « *le commencement* » et « *le couronnement de la Sagesse* » : c'est la prise de conscience de l'abîme qui nous sépare de l'Éternel. Avant le péché, l'homme n'avait pas besoin de se cacher, car il aimait Dieu : « *L'amour parfait chasse la crainte.* » (1 Jn 4, 18) Seul l'amour, fruit de l'humilité, comble la distance infinie entre l'homme et Dieu. Job doit devenir humble pour se laisser aimer et apprendre à aimer, dépassant

toute crainte dans une relation filiale.

Enfin, il est dit que Job *s'écarte du mal* : il le fuit, il en a peur, il n'ose pas l'affronter. En chacun, des forces négatives existent, elles doivent être soumises, non pas refoulées ni ignorées, mais transfigurées, offertes. Fuir le mal, cela peut être aussi faire ce que font le prêtre et le lévite de la parabole du bon Samaritain (cf. Lc 10, 29-37) qui se détournent devant la souffrance et la mort, par peur de se souiller. Fuir le mal, c'est parfois refuser de le prendre en charge, de l'alléger pour les autres, de se laisser toucher par la compassion... par crainte de devoir sortir de son confort intérieur. Pour aimer en vérité, il faut aller jusqu'à se laisser bouleverser par la souffrance des désespérés, des « perdus », oser regarder en face et partager la misère physique, morale, psychologique, spirituelle dans laquelle se débattent tant d'âmes. Devenir solidaires afin d'être consolateurs et intercesseurs...

3 – Les biens de Job

Le décompte des richesses de Job est fondé sur le symbolisme du chiffre dix, celui de la perfection humaine : les dix doigts de la main, les dix commandements... Job a sept fils et trois filles, soit dix enfants. Il a aussi sept mille brebis, animaux destinés au sacrifice, signes de la douceur, et trois mille chameaux, images de patience, de tempérance et de persévérance, soit dix mille animaux. Il a encore cinq cents paires de bœufs, représentant la force, et cinq cents ânesses, modèles de docilité, ce qui représente mille attelages. Et il a de nombreux



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

son âme (poème rédigé plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne) :

« Alors j'ai ouvert la bouche pour répondre à mon âme : "Mon âme, incapable de soulager ma misère, pourquoi me dissuader de mourir avant mon heure et de me jeter au feu pour y disparaître ?"... J'ai dit : "Je ne suis pas encore disparu et pourtant j'ai déjà tout perdu !" Tu peux t'en aller, ô mon âme, personne ne prendra soin de toi... là-bas, il y a un lieu de repos attirant pour le cœur. L'Occident (royaume des morts) est un lieu de repos, un voyage... écoute-moi, ô mon âme... je suis fatigué... la mort est maintenant devant moi comme la guérison après la maladie, comme une sortie de prison... comme le parfum du lotus, comme s'asseoir sur la rive enivrante... comme un chemin plaisant, comme le retour à la maison après la guerre... comme quand le ciel redevient serein, comme quand l'homme découvre ce qu'il ne connaissait pas... la mort est maintenant devant moi comme le désir de revoir sa maison après de longues années de captivité... Et mon âme m'a répondu : "laisse ta plainte, compagnon, mon frère, frère des sacrifices, attache-toi à la vie... aime-moi ici, ne pars pas encore pour l'Occident, tu penseras à le rejoindre seulement lorsque ton corps s'unira à la terre. Puissé-je me reposer quand tu seras trop fatigué et alors nous habiterons ensemble." »

Invitation à la réflexion

Est-ce que j'aime ma vie passionnément, non pas pour ce qu'elle me donne, mais pour la joie et la beauté d'exister ? la vie, malgré tous les soucis et les malheurs, reste le plus grand des biens grâce auquel tout peut encore changer pour celui qui croit en Dieu.

Au-delà de toute désespérance, est-ce que je crois à l'Amour infini qui est penché sur moi et qui me veut plus beau, plus grand, plus capable de me laisser aimer ? Est-ce que je crois qu'au regard de Dieu, ma vie vaut la peine et que je peux tout offrir, y compris mes souffrances, pour le salut du monde ?

Est-ce que je peux bénir le jour de ma naissance et dire, comme sainte Claire d'Assise au terme de sa vie : « Béni sois-tu, Seigneur, de m'avoir créée » ? Ou comme Claire, une jeune trisomique, puis-je m'écrier : « Béni sois-tu, Seigneur, pour la merveille que je suis ! » ?

Avec le psalmiste, nous pouvons prier :

« Qu'as-tu, mon âme à gémir sur moi ?

Espère en Dieu,

À nouveau je lui rendrai grâce :

Il est mon Sauveur et mon Dieu.

Je dirai à Dieu, mon Rocher :

Pourquoi m'oublies-tu ?

Pourquoi vais-je triste,

Accablé par l'adversité ?...

J'irai jusqu'à l'autel de Dieu,

Jusqu'au Dieu qui est ma joie,

*J'exulterai, je te rendrai grâce sur la harpe,
Oui, Dieu, car tu es mon Dieu.
Qu'as-tu, mon âme à gémir sur moi ?
Espère en Dieu,
À nouveau je lui rendrai grâce :
Il est mon Sauveur et mon Dieu. »*
(ps 42, 6-10. 43, 4-5)



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

amour, ce thème est absent du livre de Job. Selon lui, Dieu demeure incompréhensible à l'homme, inaccessible à sa raison et à ses sentiments. Les seuls fragments qui chantent sa gloire le présentent comme un Créateur tout-puissant, Maître de l'histoire. Mais cette histoire n'est pas celle d'Israël : le Dieu de Job n'est pas « le Dieu de nos pères », c'est un Dieu abstrait, théorique. Il n'est pas Celui qui intervient pour sauver ses fils, le Dieu qui a laissé les traces de sa présence dans notre histoire et notre vie :

« En lui résident sagesse et puissance, à lui le conseil et le discernement. S'il détruit, nul ne peut rebâtir ; s'il emprisonne, nul n'ouvrira. S'il retient les eaux, c'est la sécheresse ; s'il les relâche, elles bouleversent la terre. En lui vigueur et sagacité, à lui l'égaré et celui qui l'égare. Il rend stupides les conseillers des pays et frappe les juges de démence. Il délie la ceinture des rois et passe une corde à leurs reins. Il fait marcher nu-pieds les prêtres et renverse les puissances établies... Il dévoile les profondeurs des ténèbres, amène à la lumière l'ombre épaisse. Il agrandit des nations, puis les ruine : il fait s'étendre des peuples, puis les supprime. Il ôte l'esprit aux chefs du peuple du pays, les fait errer dans un désert sans routes, tâtonner dans les ténèbres, sans lumière, et tituber comme sous l'ivresse. » (Jb 5, 9-18)

« Il déplace les montagnes à leur insu et les renverse dans sa colère. Il ébranle la terre de son site et fait vaciller ses colonnes. À sa défense, le soleil ne se lève pas, il met un sceau sur les étoiles. Lui seul a déployé les deux et foulé le dos de la mer. Il a fait la Grande Ourse et Orion, les Pléiades et les Chambres du Sud. Il est l'auteur d'œuvres grandioses et insondables, de merveilles qu'on ne peut compter. S'il passe sur moi, je ne le vois pas et il glisse imperceptible. » (Jb 9, 5-11)

L'expérience amère conduit Job à contester à Dieu tout ce qu'il croyait pouvoir lui attribuer : la bonté, la sainteté, la sagesse, la justice.

Dieu n'est pas bon parce que la vie est éphémère, douloureuse, sans espérance, c'est une comédie absurde dont le dénouement tragique est connu d'avance. Puisque Dieu sait tout cela, c'est avec cruauté qu'il s'acharne sur le malheureux, qu'il le méprise et le tourne en dérision.

Dieu n'est pas saint, car les méchants gagnent et Dieu est leur complice, puisqu'il ne démontre pas la faute de celui qu'il punit.

Dieu est la cause de tout, mais il n'est pas sage, car il est irrationnel et change sans raison, de manière totalement arbitraire... aux yeux des hommes.

En fait, Job refuse de reconnaître les limites de sa propre sagesse. Drapé dans l'assurance que lui donne sa propre « justice », il juge Dieu : Dieu est injuste face à la justice de Job ! Job semble oublier que la justice n'a d'autre norme que Dieu lui-même et qu'être juste, c'est lui être ajusté.

Mais, contre toute attente, c'est par lui que Job jure encore car s'il ne peut nier la voix de sa conscience, il ne peut non plus nier l'existence de Dieu. Tel est le drame de Job : sa foi entre en conflit avec sa conscience, et c'est justement par cette lutte

que le cœur va pouvoir s'ouvrir et découvrir non plus seulement « ce qu'est » Dieu, mais « qui est » Dieu. D'un Dieu qu'il avait formé à sa propre image et qui ne le dérangeait pas, Job va passer à la découverte d'un partenaire libre et surprenant avec lequel une relation est possible.

« Par le Dieu vivant qui me refuse justice, par le Très-Haut qui m'emplit d'amertume, tant qu'un reste de vie m'animera, que le souffle de Dieu passera dans mes narines, mes lèvres ne diront rien de mal, ma langue n'exprimera aucun mensonge. Bien loin de vous donner raison, jusqu'à mon dernier souffle, je maintiendrai mon innocence. Je tiens à ma justice et ne lâche pas ; ma conscience ne me reproche aucun de mes jours. »
(Jb 27, 2-6)

Progressivement, dans l'esprit de Job, se produit comme un dédoublement de Dieu. Job ne renonce pas à l'impartialité de l'Éternel dans la lutte qui l'oppose à lui : en lui se trouvent donc à la fois le Défenseur et le Juge ; il est lui-même le Témoin de l'homme face à son Créateur. C'est une magnifique annonce de la Rédemption de l'humanité dans la Personne du Fils qui s'incarnera afin d'intercéder auprès de Dieu pour les hommes.

« Ô terre, ne couvre point mon sang, et que mon cri monte sans arrêt. Dès maintenant, j'ai dans les cieux un Témoin, là-haut se tient mon Défenseur. Interprète de mes pensées auprès de Dieu, devant lui coulent mes larmes, qu'il plaide la cause d'un homme aux prises avec Dieu, comme un mortel défend son semblable. Car mes années de vie sont comptées, et je m'en vais par le chemin sans retour. » (Jb 16, 18-22)



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

l'impossible : « *Soyez saints, comme moi, Dieu, je suis saint* » ; « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces* » ; « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » le Nouveau Testament va plus loin en proposant l'adéquation de l'amour humain à l'amour divin manifesté en Jésus-Christ : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés afin que vous vous aimiez les uns les autres.* » Rendre amour pour amour remplace rendre justice pour justice. Le livre de Job pose les bases de cette nouvelle étape : Dieu cache sa justice pour montrer qu'être juste n'est pas un but en soi, car le but, c'est lui, Dieu. Job, enfermé dans une logique de justice, doit s'ouvrir à une relation d'amour. Pour que le désir de Dieu soit un cri jailli du plus profond de l'être, un dénuement est nécessaire, une soif, une souffrance, une agonie intérieure. Le cri de Job exprime la douleur d'un enfantement : en lui se forge un être nouveau, un autre mode de relation avec Dieu se crée dans la violence intérieure qu'il laisse monter en lui, il n'a plus qu'un désir : découvrir le visage de son partenaire divin. Ce visage inconnu, Job en a l'intuition dans le dédoublement de la figure divine qu'il opère et grâce auquel on entrevoit une annonce de l'Incarnation : pour vivre une relation avec l'Inconnaissable, un Rédempteur, un Médiateur est nécessaire. Car, au-delà de toute souffrance, le vrai visage de Dieu se découvre dans la gratuité et la réciprocité d'un amour crucifié : le visage de Dieu, c'est le visage du Christ en croix, contemplé et aimé.

Invitation à la réflexion

Se rendre disponible à l'action de l'Esprit Saint, c'est apprendre à écouter une voix qui se laisse percevoir dans le silence. Est-ce que je prends le temps d'écouter Dieu ?

Suivre la Sagesse, la laisser guider nos vies, c'est vivre libre de ses idées et décisions personnelles pour obéir à une autre volonté... « Que ta volonté soit faite »... « Que ta volonté soit faite ! »... Est-ce que j'accepte une autre volonté que la mienne, est-ce que je la recherche dans l'Évangile, par la *lectio divina* et la méditation ? Est-ce que j'écoute et lis l'enseignement de l'Église, ou bien suis-je la norme de toutes mes opinions et de mes décisions ? Est-ce que je critique l'Enseignement de l'Église ou je le reçois avec amour ?

Ouvrir son cœur à la volonté de Dieu, c'est se libérer de sa volonté propre pour s'abandonner à un amour qui nous dépasse. Apprendre à agir selon Dieu et non pour Dieu.

Alors nous pourrions demander la vraie sagesse :

*« Dieu de mes pères et Seigneur de miséricorde,
Donne-moi la Sagesse qui trône près de toi,
Ne me rejette pas du nombre de tes enfants...
Si quelqu'un était parfait parmi les hommes
Mais qu'il lui manquait la sagesse
Qui vient de toi, Il ne serait rien...
Envoie-la donc des cieux très saints,
De ton trône de gloire,
Pour qu'elle m'aide et travaille avec moi,*

*Afin que je sache ce qui te plaît.
Car qui peut comprendre
Ce que désire le Seigneur ?
Ta volonté, qui peut la connaître,
Si tu ne lui donnes pas la Sagesse
Et que tu n'envoies pas d'en-haut
Ton Esprit Saint ?
C'est ta Sagesse qui enseigne aux hommes
Ce qui te plaît
Afin qu'ils soient sauvés. » (Sg 9)*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

agressifs, orgueilleux et ampoulés. Il paraît ignorer totalement la vertu de compassion.

Pourtant, il faut dépasser cette impression. Seul cet homme a un nom hébreu, celui du « père des prophètes », Élie. Ce nom se traduit « le Seigneur est mon Dieu », il est le fils de Barakéel, le « béni de Dieu », il est Buzite, ce qui peut se traduire par « méprisé », du clan de Ram (descendant d'Abraham et ancêtre d'une tribu proche de Juda), *Ram* signifiant en hébreu « celui qui est élevé, exalté ». Le nom de Élihu est donc : « le Seigneur est mon Dieu, fils du béni de Dieu, le méprisé de la tribu élevée ». Semblable à Élie, le prophète enlevé dans un char de feu, Élihu est, comme Jean-Baptiste, le précurseur de Dieu : il prépare le cœur de Job à la révélation de l'Éternel.

À plusieurs reprises, il soutient que le Souffle de Dieu est en lui, qu'il est rempli de la parole de Dieu, au point de ne plus pouvoir la contenir, à l'image de Jérémie :

« Mais il y avait en moi comme un feu dévorant, je m'épuisais à le contenir, mais je ne pouvais pas. » (Jr 20, 9)

Dénonçant la prétention de Job à la justice, il affirme que Dieu n'est pas silencieux et démontre l'absurdité de l'attitude dans laquelle Job se durcit. Car les invectives de Job ne font que le blesser lui-même et elles attirent sur lui le châtement dont il se plaint : la source de la souffrance est en lui. Élihu justifie

l'action de Dieu, qui fait expier les péchés d'omission et d'inadvertance dont Job n'est pas conscient, il veut prévenir en Job des fautes plus graves et, surtout, le guérir de l'orgueil. En décrivant les merveilles de la création qui révèlent la petitesse de tout homme devant son Créateur, Élihu prépare Job à accueillir humblement la manifestation de Dieu. Il rompt le cercle dans lequel il s'était enfermé, le cercle de la justice sans amour. Il le brise par l'émerveillement : il faut savoir s'émerveiller pour aimer (cf. Jb 37, 14). Alors Job sort de l'ouragan illusoire dans lequel il se battait contre du vent. Et dans le calme ainsi retrouvé, il peut percevoir la vraie tempête, celle où Dieu se cache et se révèle à la fois. Il entend enfin la voix de Dieu que son propre hurlement intérieur couvrait. Comme Élie sur la montagne, Job doit faire silence, dépasser la tempête, le tremblement de terre et le feu pour écouter la « voix du silence léger », le « murmure d'une brise légère », et entendre la voix de Dieu, « puissante comme le tonnerre » (cf. 2 R 19, 9 et s).

2 – Le Dieu d'Élihu

Condamnant les discours des trois premiers sages autant que ceux de Job, Élihu amorce une réponse à l'angoisse de Job. Son étonnant message évoque celui des prophètes : selon lui, Dieu parle, il est bon et tout-puissant, infiniment transcendant, il dépasse l'homme, mais l'invite sans cesse à le chercher. Il veut éduquer les hommes et les merveilles qu'il a créées les invitent à la contemplation. Car Dieu est étonnant, immense et bienveillant, toujours attentif, partout présent dans son mystère :

« Or, en cela, je t'en répons, tu as eu tort, car Dieu dépasse l'homme. Pourquoi lui chercher querelle parce qu'il ne te répond pas mot pour mot ? Dieu parle d'une façon et puis d'une autre, sans qu'on prête attention. » (Jb 33, 12-14)

« Il charge d'humidité les nuages et les nuées d'orage diffusent son éclair. Et lui les fait circuler et préside à leur alternance. Ils exécutent en tout ses ordres, sur la face de son monde terrestre [...]. Écoute ceci, Job, sans broncher, et réfléchis aux merveilles de Dieu. Il est le Très-Haut, nous ne pouvons l'atteindre. Suprême par la force et l'équité, maître en justice sans opprimer, il s'impose à la crainte des hommes ; à lui la vénération de tous les esprits sensés ! » (Jb 37, 12-14, 24.)

Mais la grande nouveauté qu'apporte Élihu, c'est de donner un sens positif à la souffrance : la souffrance n'est pas une punition, c'est un lieu de rédemption. « par » la souffrance, l'homme devient autre, s'ouvre à la grâce, devient réceptif à Dieu et, par là, il peut être sauvé :

« Il sauve le pauvre par sa souffrance, il lui ouvre l'oreille par sa misère. » (Jb 36, 15)

L'important ici est le « par », qui fait de la souffrance non pas un but ni même une voie sans issue, non pas une catastrophe inévitable, mais un chemin de la grâce. Ce passage est donc une perle dans l'Ancien Testament, nous ne trouvons une telle compréhension que dans les chants du Serviteur souffrant qui sont la plus belle préfiguration du Christ dans la Bible :

« Chaque matin, il éveille mon oreille, pour que j'écoute comme un



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

fondamentales :

Dieu peut tout

La reconnaissance de la toute-puissance divine est le signe d'une authentique approche de Dieu ; elle engendre l'obéissance et la confiance ; c'est la conclusion du dialogue de l'Annonciation : « *Aucune parole n'est impuissante en Dieu* » dit Gabriel. Et Marie répond : « *Qu'il soit fait en moi selon ta parole.* »

Job aussi, au terme d'une lutte acharnée, s'incline devant Dieu :

« Je sais que tu es tout-puissant ; ce que tu conçois, tu peux le réaliser. J'étais celui qui voile tes plans, par des propos dénués de sens. Aussi as-tu raconté des œuvres grandioses que je ne comprends pas, des merveilles qui me dépassent et que j'ignore. » (Jb 42, 5)

La vraie connaissance de Dieu est expérience

Job a rencontré Dieu et toutes les questions qui l'assaillaient ont disparu. Il s'était pourtant bien préparé à faire passer Dieu au crible d'un interrogatoire serré. Mais la seule présence de l'Éternel a tout balayé. Job n'a plus rien à demander, plus rien ne doit changer, tout est bien ainsi, puisque Dieu est là !

Extérieurement, Job est toujours dans les mêmes conditions, il est toujours souffrant sur son fumier, pauvre et abandonné. Pourtant, tout a changé parce que, si la situation est identique, le regard que Job porte sur les choses a été illuminé. Il est sorti de la solitude dans laquelle il s'enfermait, de l'illusion qu'il

prenait pour une réalité... Tout est demeuré tel et pourtant, le monde n'est plus perçu de la même manière ! C'est cela, la conversion : une autre manière de voir qui transfigure l'univers... et la souffrance. Job s'est laissé inonder de lumière et son cœur en est renouvelé.

« Je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu ! » (Jb 42, 5.)

La connaissance de Dieu est inséparable de la connaissance de soi

La véritable humilité est confiante : en voyant Dieu, Job reconnaît son péché, l'orgueil qui était en lui. Il y était depuis l'époque où tout allait bien pour lui, mais l'épreuve l'a rendu manifeste. Et puisque Job le confesse humblement... l'orgueil a déjà disparu ! Son péché était le péché originel de l'homme qui veut être « comme Dieu », en se mettant au centre de tout jugement sur le bien et sur le mal. Job avait fini par se mettre sur un plan d'égalité avec Dieu, il ne le considérait plus comme un père, mais comme un concurrent. Il n'a jamais perdu la foi, mais il devait découvrir l'abandon confiant, la soumission aimante. L'homme est grand quand il reconnaît ce qu'il est : sa dignité incommensurable est d'être consciemment une créature ; par cette conscience même, il devient fils, bien-aimé du Père. Job est, en quelque sorte, un fils prodigue qui retrouve son Père après une longue errance :

*« Aussi je me rétracte et je m'afflige sur la poussière et sur la cendre. »
(Jb 42, 6)*

Invitation à la réflexion

Invitation à la contemplation d'abord, en prenant le temps de regarder les merveilles qui nous entourent. La moindre plante, comme la plus lointaine étoile, est une merveille qui dépasse infiniment notre raison et invite à la louange. L'usage que l'homme fait des choses ne retire rien à leur valeur propre. Les drames qui résultent du déchaînement des forces de la nature rappellent à l'homme sa contingence et la nécessaire entraide qui incombe à l'humanité. Ce qui était hier une catastrophe pourra demain devenir source d'un nouveau progrès, au fur et à mesure que l'homme apprend à maîtriser les ressources naturelles d'énergie et qu'il respecte les limites de ses compétences.

Moi qui juge facilement de tout, que sais-je, au fond ? Si l'univers reste une énigme, combien plus ma propre vie, avec les aventures que je suis conduit à vivre... Quel est le plan de Dieu sur moi, quel mystère représente chaque nouvelle journée de ma courte vie...

Chacun porte en lui une véritable ménagerie, un zoo ! puis-je nommer certaines bêtes qui m'habitent et qui, parfois, se mettent à rugir en moi, déclenchant des forces que je ne puis contrôler d'agressivité, de jalousie, de paresse, d'avidité, de dépression... ou au contraire de courage, d'énergie à la tâche, de décision, de générosité... d'où vient que telle ou telle tendance prend le dessus, sans que je l'aie voulu ?

Quelle est mon expérience de Dieu, en quels moments a-t-il



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?” Cette interrogation, jaillie du cœur de l'être, était une prière, car elle était adressée à Dieu... Il n'y a qu'une vraie souffrance, c'est l'absence de Dieu. Le gémissement du Christ, reprenant les premiers mots du psaume 22, est identique à celui de Job : c'est un appel de l'humanité déchirée qui n'a pas encore fait l'expérience de la Résurrection, l'imploration de celui qui a “soif de Dieu”, parce qu'il a soif de vie, d'amour, de présence... à en mourir : “*Pourquoi m'as-tu abandonné ?*”, “*J'ai soif.*” paradoxalement, on peut dire que Dieu s'est fait homme pour incarner la plus grande souffrance, or il n'y en a pas de plus grande que la soif de Dieu, la soif d'absolu, l'appel du père. C'est pourquoi, dans le Christ, Dieu a voulu avoir soif de Dieu. Le mystère de l'amour éternel du Fils pour le père ne réside-t-il pas dans ce paradoxe ? Oui, Dieu n'a pas expliqué la souffrance, il l'a assumée, et pas seulement la souffrance physique : il a voulu prendre sur lui jusqu'à la souffrance intime de ceux qui crient ce “pourquoi ?”. Il a hurlé cet appel plus profondément qu'aucun homme ne le criera jamais, afin que tous ceux qui, après lui, sombreraient dans la mort ne le crient plus jamais seuls. Le Christ est descendu au fond de toute détresse, de toute déprime, de toute agonie. Mais le psaume 22, qu'il a fait sien, se termine en chant d'espérance et de résurrection... En assumant le cri des hommes, leur désarroi, le Christ ouvrait un chemin d'espérance... Il fallait qu'il aille jusque-là pour que plus jamais aucun homme ne soit seul.

“C'est lui qui, aux jours de sa chair, a présenté, avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui

pouvait le sauver de la mort et il a été exaucé en raison de sa piété ; tout fils qu'il était, il apprit par ses souffrances l'obéissance." (He 5, 7-9)

Ton "pourquoi ?" est vieux comme l'humanité. Il est le cri de tous les hommes de tous les temps, mais par la croix, il peut se convertir en "pourquoi ?" et, par la foi et l'amour, par l'abandon et l'offrande, il devient un "comment ?" : la souffrance, c'est l'apprentissage de l'être, c'est devenir ce que nous sommes en nous dépouillant du reste.

Tu me diras : "D'accord pour ceux qui offrent leur douleur, mais ces enfants innocents, martyrisés, ces guerres, ces massacres, ces tremblements de terre ?"

L'homme est liberté. Tu es libre de te sacrifier par amour des autres ou de sacrifier les autres par amour de toi-même. La même liberté qui fait les saints fait aussi les bourreaux et leurs victimes. Mais c'est à ce prix que nous pouvons être nous-mêmes et non des robots, des plantes ou des esclaves. La réponse à ta question se trouve chez les saints, chez mère Teresa par exemple : au lieu de s'interroger, elle s'est offerte, elle a été l'amour, elle a rendu la dignité, la vie, l'espérance à des milliers de gens. Cette réponse-là engage tout l'être, elle est bien plus qu'une explication. Tu peux en faire autant, avec la force de Dieu, car il est Amour, cet Amour s'incarne en ceux qui s'offrent à lui. "Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même", dit Thérèse de Lisieux.

Tu penseras peut-être t'en tirer en disant que ta vie n'est rien, rien qu'une goutte d'eau dans un océan de haine et de misère. Ce serait fuir ta responsabilité, ne pas accepter la réponse à ta question. Mère Teresa te dit : "Oui, ce que nous faisons n'est qu'une goutte d'eau, mais sans cette goutte d'eau il manquerait quelque chose à l'océan", et elle ajoute : "Notre prière aussi n'est qu'une goutte d'eau, mais c'est avec beaucoup de gouttes que naissent les fleuves."

Encore une fois, la vraie question en regardant les autres, comme en faisant l'expérience de la souffrance n'est pas "pourquoi ?" : "pourquoi ont-ils soif ?", mais "comment ?" : "Comment devenir une goutte d'eau qui rafraîchit mes frères ?" Telle est la seule question, elle engage ta liberté : que donnes-tu de toi-même ? Tant que tu n'auras pas tout donné, tu n'auras pas le droit de demander à Dieu : "pourquoi y a-t-il tant de misère ?" plus tu te donneras et plus tu participeras à la souffrance même du Christ face à l'inconscience de l'humanité, qui est aussi un peu la tienne, et c'est avec lui que tu crieras : "pourquoi ?" mais ce cri-là portera en lui-même sa réponse : ta vie "*offerte en rançon pour la multitude*" (Mc 10, 45).

Mère Teresa disait souvent : "Je regarde ce que nous pouvons faire, nous prions, et ce que nous pouvons, nous le faisons." le christianisme n'est pas une théorie, il est une connaissance pratique, expérimentale de Dieu. Il ne s'agit pas de tout faire, car tu es limité. Mais puisque "Dieu est Amour", il s'agit de devenir amour, là où tu dois être, où que tu sois, qui que tu



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

dans une autre vie, en Dieu. »

« Oui, il faut s'abandonner, s'abandonner, c'est ça le chemin... vous veillerez les uns sur les autres, et moi je veillerai sur vous... priez pour moi et vivez de telle façon que je puisse être fière de vous, au ciel ! »

Comme nous récitons le chapelet, elle s'arrêta, pensive :

« Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort... C'est bientôt l'heure de ma mort... Je sais que Marie sera là ! J'ai l'impression que tous les "Je vous salue Marie" de ma vie me reviennent... Elle est là ! Je vous ai tous consacrés à Marie... Elle veillera sur vous. Prions encore, encore... »

Le samedi, après la messe du soir, Christian, son mari, lui porta la communion qu'elle reçut avec joie. Pendant qu'elle fermait les yeux pour rendre grâce, Christian et Jean, leur fils, devisaient doucement. Tout d'un coup Jean s'écria : « Maman !... Elle est morte ! » Avec la communion, son Seigneur était venu la rejoindre et l'emporter auprès de lui...

Christian est mon père, Jean, mon frère, ainsi que Jacques, diacre permanent.

Car Marie-Thérèse était ma mère.

En juin 1996, on me demandait de partir définitivement m'occuper du séminaire de Russie, Maman m'a laissé libre pour partir en mission... Elle m'accompagne.

Ida (Kazakhstan, juin 1995) : le sourire des steppes...

Le Karlag était un réseau de camps de concentration s'étendant sur un territoire grand comme la France avec Karaganda pour centre. Le lieu-dit Dolinka, non loin de Karaganda, hébergeait l'administration centrale. C'est de là que les détenus (les « zeks » cités par Soljenitsyne dans *L'Archipel du Goulag*) étaient dispatchés dans les différents camps de la zone, quand ils n'étaient pas éliminés sur-le-champ.

On estime à quelques millions le nombre des gens qui ont péri dans ce Karlag, originaires d'une cinquantaine de nations, notamment des Russes, des Allemands, des polonais, des Ukrainiens, des Biélorusses, des Bulgares, des Roumains, des Moldaves, des Hongrois, des Tchèques, des Slovaques, des lituaniens, des lettons, des Estoniens, des Kazakhs, des Kirghizes, des Ouzbeks, des Tadjiks, des Tatares, des Tchétchènes, des Ouïgours, des Bachkirs, des Coréens, des Arméniens, des Géorgiens, des Azéris, des Grecs... Et en plus des prisonniers de guerre du Japon, de France (les « malgré-nous » d'Alsace-lorraine), d'Italie et d'Autriche.

C'est au centre de ce terrible réseau de la mort qu'a été bâtie la seule église construite durant le régime soviétique : Saint-Joseph de Karaganda (il faudrait un livre entier pour en raconter l'histoire !). Parmi les paroissiens, il y a de très belles figures. Beaucoup ont été internés dans le Karlag, d'autres sont des descendants des déportés des années 1930, lors des purges staliniennes ; certains sont eux-mêmes des déportés qui gardent encore le souvenir des drames de leur enfance... « Tante Ida »

était de ceux-là. Elle avait gardé la foi de ses ancêtres, envers et contre tout, c'était un roc de la foi, une montagne d'Évangile ! On la remarquait tout de suite : elle était toute petite, avec deux énormes béquilles pour soutenir son corps car ses jambes ne fonctionnaient plus, sans doute à cause des mauvais traitements infligés dans les mines de charbon où elle avait trimé toute sa vie. Présente à toutes les célébrations, elle affrontait les autobus brinquebalants pour venir chaque jour à la messe du soir. Son sourire éveillait le bonheur dans les cœurs : toujours heureuse malgré sa souffrance, elle était un « don » vivant pour tous ceux qui l'approchaient. Les enfants surtout l'adoraient.

Un jour je remarquai que quelque chose n'allait plus : Ida dépérissait et plusieurs symptômes me faisaient penser à un cancer. Un de nos paroissiens médecin l'ausculta, elle fut rapidement envoyée à l'hôpital, nous gardions quelque espoir, mais il était déjà trop tard et personne n'osa tenter une opération sur un corps déjà si martyrisé. Je décidais d'aller la visiter dans le département d'oncologie...

Je n'imaginai pas l'enfer des hôpitaux soviétiques dans ces régions reculées (cela n'a guère changé). Déjà Ida se mourait, sur un lit sans matelas : juste quelques planches et une paille, elle n'avait rien à manger, ne recevait aucun soin et ne pouvait pas se déplacer sans ses inséparables béquilles.

La décision fut rapidement prise : signant une décharge, j'emmenai Ida dans notre petit « pré-séminaire ». Les



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

une bonne vingtaine, mais il restait encore cinq noms sur la liste. Il me fallait rentrer à Tbilissi dans la nuit noire, par une route dangereuse et j'étais prêt à démissionner. « Une dernière personne, dis-je, on verra les autres dimanche prochain ! » « Il faudrait aller voir celle-là, me dit le séminariste, son cousin a insisté, elle n'a jamais rencontré de prêtre. » « Ce doit être encore une grand-mère élevée dans l'athéisme », pensais-je... « pas évident de les catéchiser en un quart d'heure ! »

Nous montâmes donc l'escalier aux marches inégales d'un immeuble soviétique. À notre coup de sonnette, une voix enjouée répondit : « Attendez, j'arrive ! » Quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver une jeune femme coquette, souriante. « Je vous attends depuis ce matin, entrez ! » C'est alors que je remarquai qu'elle avait du mal à se déplacer, puis que ses mains étaient recroquevillées. Mais elle avait préparé pour nous une orange coupée en tranches et quelques chocolats, du thé et des biscuits. Effort surhumain pour une femme pauvre dont les mains et les pieds ne fonctionnent plus !

Marina nous raconta : « J'étais partie étudier la médecine à Moscou (à plus de deux mille kilomètres au nord), j'étudiais de toutes mes forces, mais, sans doute à cause du froid, j'ai perdu progressivement l'usage de mes mains et de mes pieds... le reste non plus ne fonctionne plus très bien. Les premiers temps j'ai vécu avec ma mère, elle est décédée l'an dernier, maintenant je vis seule dans cet appartement, recluse comme une moniale : je ne peux pas sortir, ma promenade, c'est d'aller du lit à la cuisine. » Marina n'avait reçu que quelques rudiments de foi

chrétienne, mais elle savait qu'elle était catholique, comme sa famille, et elle avait un sens inné de l'Évangile.

Je pus donc entendre sa première confession et, dans la foulée, lui donner le sacrement des malades et la première communion. Un raccourci qu'on n'oserait sans doute pas faire en France, mais qui, dans le cas présent, était une évidence : après tout ce n'était pas de sa faute si aucun prêtre n'était jamais venu la voir ! Après la confession, je lui demandai : « Marina tu ne te révoltes jamais contre Dieu ? » « Oh, non ! Comment cela se pourrait-il, puisque c'est lui qui m'a tout donné, c'est lui qui m'a donné la vie ! Au contraire, je ne cesse de le remercier ! » J'insistai : « Mais tu ne lui demandes jamais pourquoi il t'a fait ça, pourquoi tu es handicapée ? » « pourquoi ? J'étais jeune, intelligente, j'étais jolie et... très orgueilleuse ! Dieu n'a peut-être permis cela que pour sauver mon âme. » Et elle ajouta : « Est-ce que ça n'est pas le plus important ? » Dans sa chambre, elle me montra ensuite une croix, qu'elle avait « sauvée » pour qu'on ne la détruise pas (en Géorgie, les orthodoxes refusent les croix catholiques qu'on reconnaît parce que les deux pieds du Christ sont fixés au même clou). « Le premier soir, elle s'est mise à briller, ma mère l'a vue, elle aussi. Et de temps en temps quand j'ai trop mal, je la vois briller durant la nuit. Est-ce que cela veut dire quelque chose ? » « C'est peut-être un appel à vivre en communion avec Jésus sur la croix... » répliquai-je de façon évasive, tant j'étais troublé par cette demande naïve...

À partir de ce jour-là, chaque dimanche, après les messes et les catéchèses, notre bonheur, avec paata, c'était de nous arrêter chez Marina pour lui porter la communion. Un jour elle remarqua que nous arrivions chez elle à 16 h sans avoir rien mangé depuis le matin et elle comprit le petit sacrifice que nous faisons pour la voir. Aussi, désormais, lorsque nous arrivions, la table était mise dans la grande salle à manger qu'elle n'ouvrait jamais que pour nous. Elle faisait préparer quelque chose par la dame qui lui faisait le ménage et les courses et elle nous attendait : c'était la joie de la semaine. « Ce n'est pas vous, c'est Jésus que j'accueille », protestait-elle.

Paata avait souvent des crises dans sa vocation, il se jugeait indigne du sacerdoce. Marina s'aperçut qu'ils étaient originaires du même village et décida de le prendre en charge spirituellement. Dès lors une véritable fraternité spirituelle s'instaura : elle prit sur elle toutes les angoisses du séminariste, lui envoya des SMS tous les soirs sur son téléphone portable, et correspondit avec moi. Marina était devenue notre sœur. Deux fois nous fîmes des folies pour la présenter à toute la communauté paroissiale, en la descendant dans nos bras jusqu'à la voiture pour qu'elle participe à la messe du dimanche et en la remontant ensuite. Elle devint ainsi la coqueluche de notre petite chapelle catholique. Lorsque paata fut ordonné diacre, nous réussîmes même à la conduire jusqu'à son village d'origine pour qu'elle assiste à l'ordination. Nous espérions qu'elle serait présente aussi à l'ordination sacerdotale mais...



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

plus profonde encore s'il ne trouve pas de réponse satisfaisante. C'est là *une question difficile*, comme l'est cette autre question, très proche, qui porte sur le mal. Pourquoi le mal ? pourquoi le mal dans le monde ? Quand nous posons le problème de cette façon, nous posons toujours aussi, du moins dans une certaine mesure, une question sur la souffrance.

Ces questions sont l'une et l'autre difficiles, quand l'homme les pose à l'homme, les hommes aux hommes, et aussi quand l'homme les *pose à Dieu*. l'homme, en effet, ne pose pas cette question au monde, bien que la souffrance lui vienne souvent de lui, mais il la pose à Dieu comme Créateur et Seigneur du monde. Et l'on sait bien que, sur ce terrain, non seulement on arrive à de multiples frustrations et conflits dans les rapports de l'homme avec Dieu, mais il peut se faire aussi que l'on arrive à *la négation même de Dieu*. Si, en effet, l'existence du monde ouvre pour ainsi dire le regard de l'âme humaine à l'existence de Dieu, à sa sagesse, sa puissance et sa magnificence, le mal et la souffrance semblent obscurcir cette image, parfois de façon radicale, et plus encore lorsqu'on voit le drame quotidien de tant de souffrances sans qu'il y ait eu faute, et de tant de fautes sans peines adéquates en retour. Aussi cette situation – plus qu'aucune autre peut-être – montre-t-elle combien importe *la question du sens de la souffrance* et avec quelle acuité il faut examiner la question elle-même et toute réponse possible.

10. Cette question, l'homme peut l'adresser à Dieu avec toute l'émotion de son cœur, l'esprit saisi d'étonnement et

d'inquiétude ; et Dieu attend la demande et l'écoute, comme nous le voyons dans la Révélation de l'Ancien Testament. Dans le livre de Job, la question a trouvé son expression la plus vive.

On connaît l'histoire de cet homme juste, qui, sans aucune faute de sa part, est éprouvé par de multiples souffrances. Il perd ses biens, ses fils et ses filles, et finalement il est lui-même atteint d'une grave maladie. Dans cette horrible situation, il voit arriver chez lui trois vieux amis qui – chacun avec des mots différents – cherchent à le convaincre que, puisqu'il a été frappé par des souffrances aussi variées et aussi terribles, *il doit avoir commis quelque faute grave*. Car la souffrance – disent-ils – atteint toujours l'homme comme peine pour un délit. Elle est envoyée par Dieu, qui est absolument juste, et elle trouve sa motivation dans l'ordre de la justice. On dirait que non seulement les vieux amis de Job veulent *le convaincre* de la justesse morale du mal, mais qu'en un certain sens ils tentent de *défendre* à leurs propres yeux le sens moral de la souffrance. Pour eux, celle-ci ne peut avoir de sens que comme peine pour le péché, en se plaçant donc exclusivement sur le terrain de la justice de Dieu, qui récompense le bien par le bien et punit le mal par le mal.

Le point de référence, dans ce cas, est la doctrine exprimée en d'autres écrits de l'Ancien Testament qui nous montrent la souffrance comme une peine infligée par Dieu pour les péchés des hommes. Le Dieu de la Révélation est *Législateur et Juge* à un degré qu'aucune autorité temporelle ne peut atteindre. En

effet, le Dieu de la Révélation est avant tout *le Créateur* de qui vient, en même temps que l'existence, le bien qui est qualité essentielle de la création. En conséquence, la violation consciente et libre de ce bien de la part de l'homme est non seulement une transgression de la loi, mais en même temps une offense au Créateur, qui est le premier législateur. Cette transgression a le caractère de péché, au sens exact, c'est-à-dire biblique et théologique, de ce terme. *Au mal moral du péché correspond la punition* qui garantit l'ordre moral au sens transcendant où cet ordre est établi par la volonté du Créateur et législateur suprême. De là découle aussi l'une des vérités fondamentales de la foi religieuse, fondée également sur la Révélation : Dieu est un juge juste qui récompense le bien et punit le mal : « *Tu es juste, Seigneur, en toutes les choses que tu as faites pour nous, toutes tes œuvres sont vérité, toutes tes voies droites, tous tes jugements vérité. Tu as porté une sentence de vérité en toutes les choses que tu as fait venir sur nous... Car c'est dans la vérité et dans le droit que tu nous as traités à cause de nos péchés.* » (Dn 3, 27-28)

Dans l'opinion exprimée par les amis de Job se manifeste une conviction que l'on trouve aussi dans la conscience morale de l'humanité : l'ordre moral objectif requiert une peine pour la transgression, pour le péché et pour le délit. À ce point de vue, la souffrance apparaît comme un « mal justifié ». La conviction de ceux qui expliquent la souffrance comme punition du péché s'appuie sur l'ordre de la justice, et cela correspond à l'opinion exprimée par un ami de Job : « *Je parle d'expérience, ceux qui*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

25. La contemplation du visage du Christ nous conduit ainsi à aborder *l'aspect le plus paradoxal de son mystère*, qui se révèle à l'heure extrême, l'heure de la Croix. Mystère dans le mystère, devant lequel l'être humain ne peut que se prosterner et adorer.

La scène de l'agonie au Jardin des Oliviers se dessine avec intensité devant nos yeux. Jésus, accablé à la pensée de l'épreuve qui l'attend, seul devant Dieu, l'invoque à sa manière habituelle de tendre confiance : « *Abba, père.* » Il lui demande d'éloigner de lui, si cela est possible, le calice de la souffrance (cf. Mc 14, 36). Mais le père ne semble pas vouloir écouter la voix de son Fils. Pour rendre à l'homme le visage de son père, Jésus a dû non seulement assumer le visage de l'homme, mais se charger aussi du « visage » du péché : « *Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché des hommes, afin que, grâce à lui, nous soyons identifiés à la justice de Dieu.* » (2 Co 5, 21)

Nous ne cesserons jamais d'explorer la profondeur abyssale de ce mystère. Toute l'âpreté de ce paradoxe se manifeste dans le cri de douleur, apparemment désespéré, que Jésus fait entendre sur la Croix : « *“Éloi, Éloi, lama sabactani ?”*, ce qui signifie : *“Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?”* » (Mc 15, 34.) Est-il possible d'imaginer un supplice plus grand, une obscurité plus dense ? En réalité, tout en conservant le réalisme d'une douleur indicible, le « pourquoi » angoissé que Jésus adresse à son père avec *les premiers mots du Psaume 22* s'éclaire à la lumière de

l'ensemble de la prière dans laquelle le psalmiste unit, dans un mélange touchant de sentiments, la souffrance et la confiance. En effet, le psaume continue : « *C'est en toi que nos pères espéraient, ils espéraient et tu les délivrais... Ne sois pas loin : l'angoisse est proche, je n'ai personne pour m'aider.* » (ps 22 [21], 5. 12)

26. Chers Frères et Sœurs, le cri de Jésus sur la Croix n'exprime pas l'angoisse d'un désespéré, mais la prière du Fils qui offre sa vie à son père dans l'amour, pour le salut de tous. Au moment où il s'identifie à notre péché, « abandonné » par son père, il « s'abandonne » entre les mains de son Père. Ses yeux restent fixés sur son Père. C'est bien en raison de la connaissance et de l'expérience que lui seul a de Dieu que, même en ce moment de ténèbres, il voit de manière limpide la gravité du péché et qu'il souffre pour lui. Lui seul, qui voit son père et en jouit pleinement, mesure en plénitude ce que signifie résister par le péché à l'amour du père. Avant d'être une souffrance pour son corps et à un degré beaucoup plus élevé, sa passion est une souffrance atroce pour son âme. La tradition théologique n'a pas manqué de se demander comment Jésus pouvait vivre en même temps l'union profonde avec son père, qui est par nature source de joie et de béatitude, et l'agonie jusqu'au cri de l'abandon. La présence simultanée de ces deux éléments apparemment inconciliables est en réalité enracinée dans la profondeur insondable de l'union hypostatique.

27. Face à ce mystère, conjointement à la recherche

théologique, une aide sérieuse peut nous venir du grand patrimoine qu'est la « *théologie vécue* » des Saints. Ceux-ci nous offrent des indications précieuses qui permettent d'accueillir plus facilement l'intuition de la foi, et cela en fonction des lumières particulières que certains d'entre eux ont reçues de l'Esprit Saint, ou même à travers l'expérience qu'ils ont faite de ces états terribles d'épreuve que la tradition mystique appelle « nuit obscure ». Bien souvent, les saints ont vécu *quelque chose de semblable à l'expérience de Jésus sur la Croix*, dans un mélange paradoxal de béatitude et de douleur. Dans le *Dialogue de la Divine Providence*, Dieu le père montre à Catherine de Sienne que dans les âmes saintes peuvent être présentes à la fois la joie et la souffrance : « Et l'âme est bienheureuse et souffrante : souffrante pour les péchés du prochain, bienheureuse par l'union et l'affection de la charité qu'elle a reçue en elle. Ceux-là imitent l'Agneau immaculé, mon Fils unique, lequel sur la Croix était bienheureux et souffrant. » (N. 78) De la même façon, *Thérèse de Lisieux* vit son agonie en communion avec celle de Jésus, éprouvant précisément en elle le paradoxe de Jésus bienheureux et angoissé : « Notre Seigneur dans le Jardin des Oliviers jouissait de toutes les délices de la Trinité, et pourtant son agonie n'en était pas moins cruelle. C'est un mystère, mais je vous assure que j'en comprends quelque chose par ce que j'éprouve moi-même. » (*Derniers entretiens. Le carnet jaune*, 6 juillet 1897, *Œuvres complètes*, Paris 1996, p. 1025) C'est un témoignage lumineux ! Du reste, le récit même des évangélistes assure le fondement de cette perception ecclésiale de la conscience du



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Table des matières

Couverture

4e de couverture

Copyright

Titre

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dédicace

Poème extrait d'Exclamations

AVERTISSEMENT

– I – POURQUOI SOUFFRIR ? LA RÉPONSE DE JOB

- 1 – L'histoire de Job, notre aventure
- 2 – Une lecture sur deux niveaux

– II – L'INTRODUCTION : ÊTRE JUSTE NE SUFFIT PAS

- 1 – Job
- 2 – Les qualités de Job
- 3 – Les biens de Job
- 4 – Les autres personnages
- 5 – Les premières réactions de Job

– III – LE MONOLOGUE DU JUSTE ENTRE RÉVOLTE ET RÉSIGNATION

- 1 – Le sens de la vie
- 2 – La naissance
- 3 – La mort

– IV – LES TROIS CYCLES DE DISCOURS VANITÉ DES PAROIES

- 1 – La doctrine des trois sages

- 2 – Les arguments des sages
- 3 – La réponse de Job
- 4 – Le visage de Job
- 5 – Le Dieu de Job
- 6 – Job invective Dieu
- V – LA SAGESSE INTROUVABLE
 - 1 – Une pause dans la lutte
 - 2 – Les diverses étapes du poème
 - 3 – De la Sagesse à l'Amour
- VI – LE GRAND MONOLOGUE DE JOB LE CRI DE L'ÂME
 - 1 – Le bonheur passé (Jb 29, 1-20)
 - 2 – Les misères du temps présent (Jb 30, 1-15)
 - 3 – Les ténèbres de l'avenir (Jb 30, 20-24)
 - 4 – L'examen de conscience
 - 5 – Les obstacles à la conscience
- VII – ÉLIHU LE PRÉCURSEUR VALEUR ÉDUCATIVE DE LA SOUFFRANCE
 - 1 – Élihu
 - 2 – Le Dieu d'Élihu
- VIII – LA RÉPONSE : VOIR DIEU
 - 1 – L'intervention de Dieu
 - 2 – L'univers et ses merveilles (Jb 38, 2-38)
 - 3 – L'allégorie des animaux (Jb 38, 39-41, 26)
 - 4 – Les réponses de Job
- IX – L'ÉPILOGUE : VALEUR DU SACRIFICE
- CONCLUSION
- TÉMOIGNAGES

- Maria (Italie, 1987) : « Ma force, c'est d'offrir »
- Geneviève (24 mai 1993) : « Ce qui importe, ce n'est pas le pourquoi, mais le comment »
- Cardinal Robert Coffy (juin 1995) : l'humilité du Prince
- Marie-Thérèse (3 février 1996) : « Maintenant et à l'heure de notre mort »
- Ida (Kazakhstan, juin 1995) : le sourire des steppes...
- Liuba (Russie, 1998) : la criminelle...
- Natacha (Russie, 6 janvier 2000) : la foi de la sainte Russie
- Marie-Claire (12 juillet 2004) : « Je demande beaucoup à Dieu pour vous »
- Marina (Géorgie 2008) : l'amour sous les bombardements
- Guy et Ginette : la croix de lumière

TEXTES POUR POURSUIVRE NOTRE RÉFLEXION

- Maurice Zundel
- Saint Jean-Marie Vianney
- Jésus à Léandre Lachance

TEXTES DE JEAN-PAUL II SUR JOB ET LA SOUFFRANCE

- Salvifici Doloris
- Novo Millennio ineunte (6 janvier 2001)

ACTES D'OFFRANDE

- Jean-Paul II
- Pierre Teilhard de Chardin
- Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face

EXTRAITS DES POÉSIES DE SAINTE THÉRÈSE DE

L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE-FACE

- Vivre d'Amour (Poésie n° 17)
- Mon Chant d'Aujourd'hui (Poésie n° 5)
- Pourquoi je t'aime, ô Marie ! (Poésie n° 54)
- Ma Joie (Poésie n° 45)

POUR APPROFONDIR LE SUJET...

Table des matières